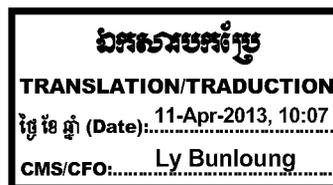


Description du /des crimes (quels sont les crimes qui auraient été commis et de quelle manière) :

J'ai perdu cinq personnes à l'époque khmère rouge :

1. **Mon petit frère Vuth (វុធ), fermier**
2. **Ma petite sœur Bau (បូ), fermière**
3. **Ma petite sœur Ny (នី), fermière**
4. **Ma belle-mère Mich (មិច), fermière**
5. **Mon beau-père Teng (តេង), fermier**



En 1973, je vivais avec mon épouse **Eng (អេង)**, mon fils **Beng Lina (បេង លីណា)** et ma fille **BENG Phanny (បេង ផាន់នី)** dans un endroit réservé aux infirmes et aux personnes âgées dans le quartier de Tuol Kork (ទួលកែវ) à Phnom Penh. Nous vivions avec mon beau-frère **Smet (ស្មែត)**, qui était commerçant, son épouse **Peou (ពៅ)** et leurs quatre enfants : **Pan (ប៉ាន់)** et trois autres dont je ne me souviens pas des noms. Ensuite, mon épouse, mon fils, ma fille et moi-même avons vécu au nord de Phsar Thmei (ផ្សារថ្មី) à Phnom Penh ; je vendais des livres d'information dans un poste militaire dirigé par M. **HUL Sovannou (ហ៊ុល សុវណ្ណនូ)** et M. **SA Sovann Chan (ស សុវណ្ណចាន់)** lorsque les Khmers rouges sont entrés dans Phnom Penh. On m'avait assigné la tâche de garder le poste moi-même. J'ai vu le commandant militaire de **LON Nol (លន់ នល់)**, **MEI Sichân (មី ស៊ីចន់)**, qui portait deux revolvers à la ceinture, accompagné de trois soldats khmers rouges (de nom inconnu) – une femme chauffeur, un homme armé d'un I M BA américain et un autre homme armé d'un M16. Ils l'ont emmené jusqu'à l'endroit dont j'avais la garde. Les Khmers rouges ont hurlé « Où sont les clés ? » Mr **MEI Sichân** a sorti son arme pour tirer sur moi, mais les soldats khmers rouges l'ont arrêté. Ensuite, les soldats khmers rouges ont emmené **MEI Sichân** à la station de radio nationale et une déclaration a été hurlée à la radio : « Tous les soldats de Lon Nol de toutes les provinces, rendez vos armes et négociez. Puis, les soldats khmers rouges ont écarté **MEI Sichân** et ont annoncé : « Nous ne sommes pas venus ici pour négocier. Nous sommes arrivés par la force des armes, au prix de notre sueur et de notre sang. » Les Khmers rouges m'ont dit de partir immédiatement pour qu'ils puissent organiser la ville ; ils craignaient des bombardements américains dans les minutes suivantes. Ceux qui sont partis à temps s'en sont tirés. Ceux qui ne sont pas partis à temps ont été tués sur place par les Khmers rouges. Les Khmers rouges ont très clairement spécifié qu'un seul paquet d'effets personnels était autorisé, à porter sur un bâton à l'épaule. Ceux qui transportaient leurs biens dans des voitures ou des remorques *reimak* étaient tués par les Khmers rouges. Lorsque nous avons vu la confusion se répandre dans les rues de la ville, ma famille et de très nombreuses autres personnes ont quitté leur maison à contrecœur et ont marché le long de la Route nationale 3. Lorsque nous avons atteint la pagode de Bak Kâ (village, sous-district et district inconnus) entre les provinces de Kandal et de Kampong Speu, les Khmers rouges nous ont interrogés sur nos antécédents en nous disant que quoi que nous ayons fait précédemment, ils nous demanderaient de refaire la même

chose. Tous ceux qui répondaient qu'ils avaient été enseignants, médecins, soldats ou des personnalités de haut rang étaient séparés des autres par les Khmers rouges et étaient emmenés pour être tués. Quant à moi, comme j'avais retrouvé mon oncle Chea (ជា) et son épouse Phuong (ភ្នំ) qui appartenait à « l'ancien peuple » et qui m'avaient dit de répondre sincèrement et de dire que j'étais un paysan, un fermier, mon groupe et certains autres ont continué leur voyage jusqu'au village de Svay Chal (ស្វាយចាល់), commune de Svay Chal, district de Kong Pisei (គងពិសី), province de Kampong Speu (កំពង់ស្ពឺ), où nous avons rejoint un autre oncle **Mao** (ម៉ៅ) et son épouse. Ils nous ont dit de « planter un fromager », ce qui signifiait que nous ne devons pas trop parler. « Réponds en peu de mots et apprends aussi à mentir quand il le faut. » Mon père avait un beau-fils dénommé **Eng**, dont le fils **Nhip** (ញឹប) était un chef de village khmer rouge. Il a assisté à une assemblée et m'a emmené avec mon épouse et mes deux enfants, ainsi qu'avec d'autres personnes, pour nous présenter à un chef khmer rouge. Les Khmers rouges ont essayé de nous emmener pour nous tuer. Le matin, mon oncle **Mao** nous a libérés en secret, ma famille et plusieurs autres personnes, et nous avons quitté le village pour nous diriger vers le village de Thmâ Keo (ថ្មីកែវ), commune de Nhèng Nhâng (ញ៉ែងញ៉ង), district de Tram Kâk (ត្រាំកក់), province de Takeo (តាកែវ), où nous avons retrouvé mon beau-père **Teng**, ma belle-mère **Mich** et mes beaux-frères **Zoan** (ហ្ស៉ាន), **Man** (ម៉ាន), **Vuoy** (វ្យូយ), **Yi** (យី) et leur fils **Dét** (ដេត), et ils ont informé les Khmers rouges de notre présence dans le village. Les Khmers rouges se sont mis à notre recherche en disant qu'ils craignaient que nous soyons munis d'armes ou d'explosifs. Ils ont pris une montre-bracelet. Les biens en or des autres personnes ont été collectés, mais les Khmers rouges ne prenaient pas l'argent parce que celui-ci n'était plus utilisé. Les Khmers rouges séparaient les gens par ethnies : les Chinois vivaient avec les Chinois ; les Yuons vivaient avec les Yuons. On nous a obligés à vivre dans une coopérative de solidarité où les hommes et les femmes vivaient séparément. Les jeunes hommes vivaient ensemble ; les jeunes femmes vivaient ensemble ; les veufs vivaient ensemble ; les enfants vivaient ensemble. Les gens mariés étaient appelés l'Unité des paysans. Les veufs étaient appelés l'Unité de concentration. Une fois que toutes ces divisions ont été opérées, les Khmers rouges nous ont dit qu'ils renvoyaient les Vietnamiens en territoire Yuon en échange de Khmers de souche. Les Chinois étaient échangés contre des Khmers en Chine. En réalité, nous n'avions aucune nouvelle d'eux après l'échange ; ils disparaissaient. Il y avait une grande casserole de gruaux par unité de 50 à 60 personnes. Les Khmers rouges ont demandé si c'était bon et si nous avions assez mangé. Les gens n'osaient pas répondre. J'ai été envoyé dans une unité de labourage. Parfois, les Khmers rouges nous ordonnaient de creuser des canaux d'alimentation. La nuit, nous construisions des systèmes de digue pour les rizières. Parfois, nous creusions de larges canaux. Nous étions constamment contrôlés par la milice khmère rouge. Un jour, pendant la saison des pluies, alors que je labourais une rizière, un milicien khmer rouge s'est approché de moi et m'a dit : « Que faisais-tu avant, camarade ? » Dis-moi la vérité. » J'ai répondu que j'étais un riziculteur. « Et ta blessure ? Tu as été soldat ? » J'ai répondu que j'avais conduit une remorque *reimak* et qu'un soldat avait accidentellement déchargé son arme et m'avait touché. Lorsque nous marchions côte à côte, hommes et femmes, les Khmers rouges nous

interdisaient de nous regarder les uns les autres ou de nous parler. Cela s'appliquait également lorsque des personnes d'une même famille se croisaient. Lorsque ma belle-sœur **Bau** m'a salué et que nous avons échangé quelques mots, un Khmer rouge m'a brusquement demandé : « Qu'as-tu dit à cette femme ? Fais attention ou on va t'emmener pour te tuer. » Ensuite, lorsque je rencontrais ma femme en chemin, je n'osais pas la regarder et je marchais même à 20 mètres d'elle. Un Khmer rouge l'a remarqué et m'a dit avec un rire méprisant que je savais comment respecter les droits des femmes. Pendant la saison des pluies de 1977, le com. de district khmer rouge **Phâl** (ផ្នែក) et un autre homme, **Nâm** (ណាម) (un chef de milice et un assassin), m'ont envoyé labourer avec des hommes âgés (de nom inconnu) dans l'unité des légumes. Pendant la nuit, les Khmers rouges ont sélectionné une unité pour aller planter des noix de coco et des bananes. Ensuite, le commandant de milice **Nâm** a sélectionné les noms de mes belles-sœurs **Bau** et **Ny** et de deux autres personnes (de nom inconnu) ; il a sélectionné quatre personnes au total. Je me suis porté volontaire pour y aller également, mais les Khmers rouges ne m'y ont pas autorisé car mon nom n'avait pas encore été appelé. Ils ont dit qu'ils emmenaient ces quatre personnes pour attraper des poulets à proximité du village de Thmâ Keo. Le lendemain matin, un membre du peuple de base (de nom inconnu) a dit que mes deux belles-sœurs avaient été tuées la nuit précédente. Les Khmers rouges ont contrôlé mon unité toutes les nuits suivantes, alors que nous travaillions jusqu'à 22 heures. Quinze jours plus tard en 1977, les Khmers rouges ont demandé à mon beau-frère **Vuth** d'aller cueillir des noix de coco dans le village de Thmâ Keo. Il m'en a donné une. Les Khmers rouges l'ont appris et ils l'ont tué. Ma belle-mère et mon épouse ont pleuré et les Khmers rouges leur ont dit de ne pas pleurer et de ne pas être désolées pour lui parce qu'il était un ennemi. Des actes comme celui-là m'ont encore plus terrorisé et je n'osais pas voir ma famille. Dix jours après que mon beau-frère avait été tué, les Khmers rouges ont convoqué une assemblée consacrée au mode de vie et ils ont instauré le principe du Grand Bond ; ils nous ont fait respecter les principes de l'Organisation et ils nous ont fait prendre la décision de faire pousser du riz sur le moindre pouce de terre. Après l'assemblée, les Khmers rouges ont autorisé les couples à passer la nuit ensemble. Mais je n'ai pas passé la nuit avec ma femme. Je lui ai dit que nous étions mariés légalement et que se voir comme ça équivalait à voir une femme en secret en dehors du mariage. Plus tard, alors que je labourais, les Khmers rouges m'ont interdit de toucher au bétail. Si l'un de nous cassait une charrue ou battait le bétail, il se faisait tuer. La vache que j'utilisais n'avait pas assez de force pour tirer la charrue et elle avançait lentement. L'un des Khmers rouges (de nom inconnu), est venu labourer à ma place et a rué ma vache de coups ; ensuite, il l'a échangée avec une autre. La vie était dure. Les Khmers rouges ont tué les gens les uns après les autres jusqu'à ce que les Vietnamiens viennent nous libérer. Au début de l'année 1979, **Nâm**, le commandant de la milice khmère rouge, est venu me demander pardon et je n'étais pas fâché contre lui car il avait seulement été sous les ordres de l'échelon supérieur. Plus tard, je suis rentré à la maison avec ma famille dans le village de Prey Sdei (ព្រៃស្តើ), commune de Skuh (ស្កូ), district de Samraong Tong (សំរោងទង), province de Takeo (តាកែវ). Mon épouse **Eng**, m'a dit que mon beau-père **Teng** et ma belle-mère **Mich** étaient tombés malades parce que les Khmers rouges les avaient affamés pendant plusieurs jours. Ils n'ont reçu aucun traitement et ils sont morts à la fin de l'année 1977 dans le village de Thmâ Keo, commune de Nhèng Nhâng, district de Tram Kâk, province de Takeo.